

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 31

Artikel: Le feuilleton : mémoires du petit Louis : [suite]
Autor: Sabon, J.-L. / Sabon, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225367>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

travaux de la terre doivent être médiocrement affectés par les révolutions, par les troubles dont les grandes cités sont le plus souvent les théâtres; ce sont eux au contraire qui sont le plus cruellement atteints par ces désordres sociaux. L'Italie, en possession du pêcher dès le siècle premier, reste quatorze cents ans sans en beaucoup développer la culture. Cependant, dès le sixième siècle, ce fruit avait sa place dans les jardins français et notamment en Touraine; il existait au huitième siècle dans les environs de Paris; au neuvième, il s'était propagé en Picardie et dans l'Orléanais. La vie de Fulrade, quatorzième évêque de St-Denis, constate par une légende l'existence du pêcher en 784; elle raconte qu'un chevalier bavarois de la cour de Charlemagne, traversant le verger des moines de l'abbaye, voulut cueillir une pêche sur un arbre couvert de ces fruits. Le frère jardinier ayant voulu s'opposer à ce maraudage sacrilège fut battu; il invoqua saint Denis, et la main de l'audacieux ravisseur du bien des moines se dessécha immédiatement; le bon jardinier eut la générosité de n'en point profiter pour rendre à son adversaire ce qu'il en avait reçu; le chevalier touché de la grâce s'empressa de s'en aller suspendre, avec la main qu'il avait encore à son service, le fruit miraculeux sous le porche de l'abbaye: il y resta longtemps pour servir d'exemple à ceux qui eussent été tentés de l'imiter; toutefois, il nous semble probable que la main momifiée eût produit beaucoup plus d'effet.

LE FEUILLETON



MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

Je me rappelle encore comme si c'était hier, le triste spectacle que présentait la route que les deux corps se disputèrent; elle était couverte de cadavres qui, pour la plupart, avaient déjà été dépouillés par les paysans, et la route en était tellement couverte, que nous étions obligés, tant par la difficulté de marcher à cause de la neige, que par la quantité considérable d'hommes tués, de poser nos pieds quelquefois sur ces cadavres. J'en ai vu un qui avait été tellement foulé, que les os de sa poitrine étaient en grande partie cassés, ensuite que celui qui posait son pied sur ce corps perdait son équilibre, parce qu'il ne présentait pas de résistance; eh! bien cela prêtait à rire à se tenir les côtes aux Français. C'est cet esprit qui fait la force; et ce spectacle n'était pas restreint, il s'étendait sur un espace de plus de trois quarts d'heure, et il y avait là couchés pêle-mêle Français et Russes. Nous vîmes un soldat de cette nation assis sur la neige, il avait la jambe cassée, il ne se plaignait aucunement; derrière lui, à une trentaine de pas, quelques-uns de nos soldats avaient tué un bœuf pour en avoir la fressure; (en guerre les Français gaspillent énormément: ils tueront un bœuf pour en avoir la cervelle, et avec une poêle et des oignons, voilà un déjeuner improvisé dans l'instant); notre Russe s'était traîné jusque vers lui, et avec ses ongles avait dépecé et ensuite mangé outre la graisse qui se trouve entre les côtes; j'ai vu cet homme de mes yeux, après 48 heures il était encore vivant; l'armée l'avait nommé le « Russe au bœuf ».

Manquant de vivres, nous étions toujours en maraude; le jour du combat dont je viens de parler, nous fûmes assez heureux pour trouver assez forte la glace d'une rivière qui se trouvait sur notre route, ce qui nous permit d'entrer dans une île qui aurait été épargnée sans le gel intense qui nous en donna la clef. Là, nous remplîmes deux traîneaux de moutons, oies et jambons, en même temps que des pommes de terre, puis nous nous dirigeâmes sur un grand village que nous avions aperçu. Par un bonheur des plus complets nous y vîmes entrer en même temps que nous

notre brave 69e; l'adjudant-major nous désigna une maison pour nous, musiciens, et pour les sapeurs, mais la fatalité, jalouse de nous avoir favorisé, y envoya au même instant une compagnie qui fit, par l'ordre de son capitaine, main basse sur toute notre maraude. Nous venions de nous entendre, et tout le monde mettait la main à l'œuvre pour faire un souper de Gargantua, quand l'ordre arrive de partir à l'instant; le canon grondait, il était 7 heures du soir, 7 février 1807; un guide nous conduisait par un chemin où il y avait un demi pied de neige; nous laissâmes là les moutons et les pommes de terre, et l'on partagea les jambons. Je montai un petit cheval polonais qu'on nomme Koniak dans le pays; j'avais eu pour ma part deux oies, mais on m'en vola une en route; mes collègues de la musique avaient tous pris la poudre d'escampette, et à mon tour j'avais un village pour y faire rôtir mon oie. Il était alors minuit, je me dirigeai sur une petite maison, au-devant de laquelle il y avait un restant de feu allumé, entre-tenu par le vent; j'en amoncelai les tisons, et aussitôt il flambait. Je vis alors un spectacle terrible: c'était celui de la maison au seuil de laquelle mon feu brûlait qui était encombré de morts, mais comme j'étais habitué à voir toutes sortes de scènes pareilles, je n'en tins compte, et pour entretenir mon feu j'entrai dans l'intérieur de la maison, où je dus renverser un banc sur lequel se trouvaient deux Russes morts, pour me procurer du combustible. J'établis ensuite mon quartier général devant le foyer, et je suspendis mon oie par une ficelle que j'attachai à une espèce de long bâton que je fixai en terre. Je dus encore aller chercher du bois dans la maison, et je revis encore tous les morts qu'elle contenait; ils étaient à peu près une soixantaine, tous Russes sans exception. Je retrouvai du combustible, et par ce moyen j'amenai à point la cuisson de mon oie, puis je me mis ensuite à la dévorer comme un loup affamé.

J'étais ainsi en vue de l'armée, et je pouvais apercevoir les Russes, qui tiraient un coup de canon toutes les dix minutes chaque fois que la lumière de la pièce éclairait alentours. Ils cherchaient une issue pour battre en retraite; le but de Napoléon était de les faire prisonniers, aussi avait-il donné l'ordre de tout recevoir de l'ennemi, de ne rien rendre, et son armée était là, immobile, au nombre de 100.000 hommes, y compris mon 69e, à vingt-cinq pas de moi seulement, et pas un seul de ces hommes ne vint se chauffer à mon feu, ni me demander la moitié de mon repas. C'était merveilleux de voir, à la lueur des coups de canons isolés tirés par les Russes, reluire les innombrables baïonnettes de nos soldats, les cuirasses et les casques de nos troupes à cheval; il régnait en même temps un silence que rien n'interrompait que le grondement isolé d'un pièce de canon. Vraiment c'est magique qu'un seul homme puisse exercer une discipline aussi absolue, aussi complète que celle dont j'eus une idée dans cette nuit. L'Empereur seul avec son état-major diminué par la mitraille, allait au petit pas, parlant bas de crainte de faire manquer l'opération.

Heureusement pour eux, les Russes réussirent à trouver un débouché sur Koenigsberg, seconde capitale de la vieille Prusse, après la nuit la plus noire qui se pût faire; ils ne réussirent dans leur dessein que le matin du 8 février 1807, à 3 heures. Pour qui n'a pas assisté à la bataille d'Eylau, il est impossible de se faire une idée de la bravoure des Français et de la fermeté des Russes; aussi Napoléon disait-il, en parlant de ces derniers: Que quand ils sont tués il faut encore les pousser pour les faire tomber, leur discipline leur défend de quitter les rangs vivants ou morts; métaphore des plus applicables à ces soldats. J'avais déjà vu plusieurs champs de batailles, mais celui d'Eylau que j'allai voir en compagnie de tous les curieux de l'armée fit sur moi un effet plus grand qu'à l'ordinaire, c'était indescriptible. J'avais seize ans à peine, j'étais donc susceptible, plus que d'autres, d'éprouver

à la vue d'un pareil massacre une impression profonde, qui fit que j'en perdis le besoin de boire et de manger, et que je ne sentis plus la fatigue que j'éprouvais. Au bout de peu de temps je repris mon insouciance ordinaire, et je revis tout en beau comme par le passé, quoique j'eusse sous les yeux un tableau hideux, dégoûtant, monstrueux; il neigeait avec cela, puis il dégelait. On voyait là couchés plus de soixante bataillons carrés qui avaient été hâchés par la mitraille et aussi par des charges de la grosse cavalerie des Russes; chacun était mort à son poste, depuis le soldat jusqu'aux serre-files, sergents-majors et officiers. La plupart des curieux reconnaissaient dans les morts des « pays », des enfants de son village, des amis de collège; tout cela faisait les frais de la conversation du jour, à la manière française, avec force réflexions, souvent plaisantes et spirituelles, mais peu consolantes, vu qu'il s'en fallait de beaucoup que tout soit terminé.

Le village de Serpallen, celui de Sausgarten, où je fis cuire et où je mangeai mon oie, Eylau, qui est le plus grand de ces trois villages, et le cimetière de ce dernier, étaient encombrés de morts, et avaient offert aux Russes des points où ils firent une résistance héroïque. Je vis en cette occasion un grenadier français, de la garde impériale, qui tenait un Russe (aussi de la garde) au collet, tandis que celui-ci tenait le Français par son toupet; dans cette position respective le Français avait passé sa baïonnette au travers du corps de son ennemi, et celui-ci, de son côté, lui en faisait autant; dans cet épanchement militaire réciproque, tous deux avaient donné et reçu la mort. Un acharnement sans exemple avait présidé à cette boucherie, qu'on est convenu d'appeler la bataille des 20.000 morts; seize généraux français y furent tués, c'est la plus sanglante qui ait eu lieu sous l'Empire.

(A suivre).

J.-L. Sabon.

TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, II

AU TROUSSEAU MODERNE

L. BROUSOZ

MORGES

La maison de confiance qui peut être recommandée

On ne discute pas !!...

Si l'on désire un apéritif sain, stomacique C'est le „DIABLERETS“ qui s'impose.

Pour la rédaction: J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.